

## Rumeurs et parcours avec Nayla Dabaji et Chantal DuPont

Marc Mercier

Numéro 175, décembre 2015, janvier 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79927ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

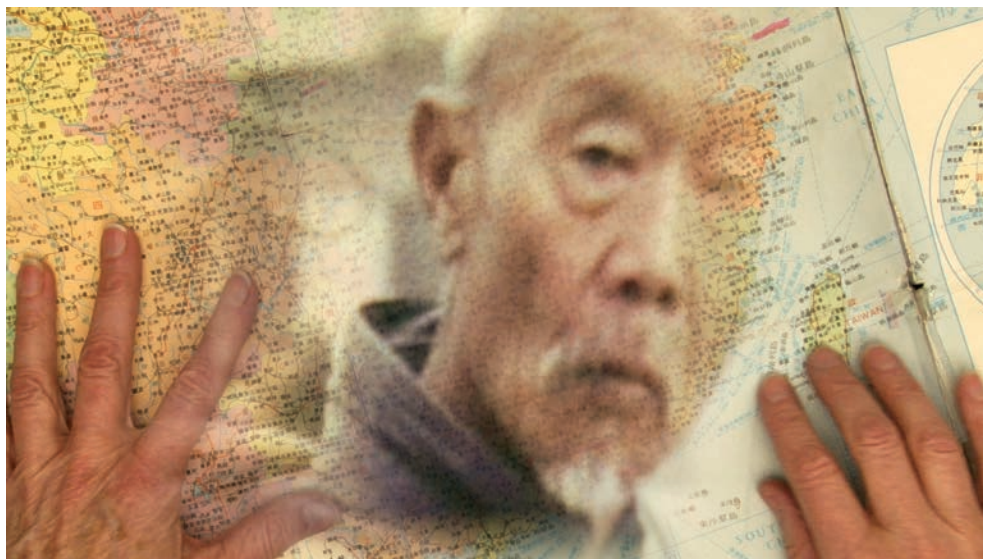
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2015). Rumeurs et parcours avec Nayla Dabaji et Chantal DuPont. *24 images*, (175), 56–57.

# Rumeurs et parcours avec Nayla Dabaji et Chantal DuPont

par Marc Mercier



*Cartes et territoires, un parcours* (2015) Chantal DuPont

LE XXI<sup>E</sup> SIÈCLE COMMENCE MAL. APRÈS LES FORMIDABLES ESPOIRS ENGENDRÉS PAR LES « PRINTEMPS ARABES » où des peuples ont réhabilité le concept de « révolution » que les staliniens du siècle précédent ont bafoué, le Moyen-Orient est à feu et à sang, les nationalismes néofascistes et xénophobes reprennent du poil de la bête en Europe, des centaines de milliers de migrants sont donnés en pâture aux poissons, le peuple grec est humilié par les adeptes de l'économie libérale, les intégristes religieux lâchent des bombes qui n'ont rien de spirituel... La question que je me pose en parcourant des lieux d'exposition, des salles de cinéma, des festivals d'art vidéo est : l'art est-il à la hauteur de ce que notre époque exige ?

**P**osée ainsi abruptement, sans autre *forme de procès* comme dirait La Fontaine, la question risque de faire fondre nos ultimes élans de transgression, de révolte et de création. Le plan est trop large dit-on au cinéma. Rapprochons-nous : nos connaissances de l'état du monde, de ses mécanismes sociaux et politiques, notre mémoire des trahisons de ceux que nous avons élus pour nous représenter, les révoltes plébéiennes écrasées avec la pire cruauté, de quoi anesthésier nos plus sincères volontés d'en découdre. Mais là, rien de nouveau, aucune révolution n'offrirait avant son déclenchement les conditions objectives d'une possible victoire. C'est toujours après coup que celles-ci sont mises à jour grâce au travail des historiens. C'est donc qu'au-delà de ce que peut nous révéler *une analyse concrète d'une situation concrète*, il y a une vérité qui s'appuie sur de l'infondé, qui doit son surgissement sur la scène sociale non pas à une posture irrationnelle (de type une voix entendue de l'au-delà façon Jeanne d'Arc), mais à une exigence intime et intérieure soudainement partagée par d'autres. La rencontre amoureuse ou la découverte scientifique procèdent aussi de ce processus imprévisible. Les vérités du *je t'aime* déclaré à l'amant(e) ou du *Eurêka, j'ai trouvé* crié dans une baignoire, ne sont évidentes que dans l'instant de leur réalisation. Il en va de même pour l'acte artistique.

Notre époque, productrice d'obstacles apparemment insurmontables, exige donc un nouveau geste, un geste de séparation entre vérités et savoirs. Ce geste ne s'accomplit jamais ni à l'endroit ni au moment ni sous la forme que nous sommes en mesure d'imaginer. Il est plus poétique que politique, plus du côté du don désintéressé que de l'action militante. Il provoque un événement qui fait exception dans le déroulement de notre vie quotidienne.

Ce geste-là s'est-il produit ces dernières années dans le champ des arts vidéo ? Si nous le cherchons du côté des productions monumentales de type *opéra électronique* comme savait si bien le faire feu Gianni Toti (brassant toutes les énergies poétiques, scientifiques et révolutionnaires du siècle), nous resterons sur notre faim. Le temps des grandes épopées, des grands récits, des regards tournés vers l'éternité mariant l'infiniment petit à l'infiniment grand, est provisoirement révolu. Désespérante quête si nous nous contentons du *Il y a* ou *Il n'y a pas*. Enthousiasmant si nous paraphasons ce que disait Spinoza à propos du corps : *On ne sait pas ce qu'un film peut ou ce que l'on peut déduire de la seule considération de sa nature*. Autrement dit, un film n'est appréhendable que comme devenir. C'est autrement plus complexe et passionnant. Il faut être aux aguets du bruissement des images et des sons. C'est ce que semble nous dire la vidéo *Rumeurs*

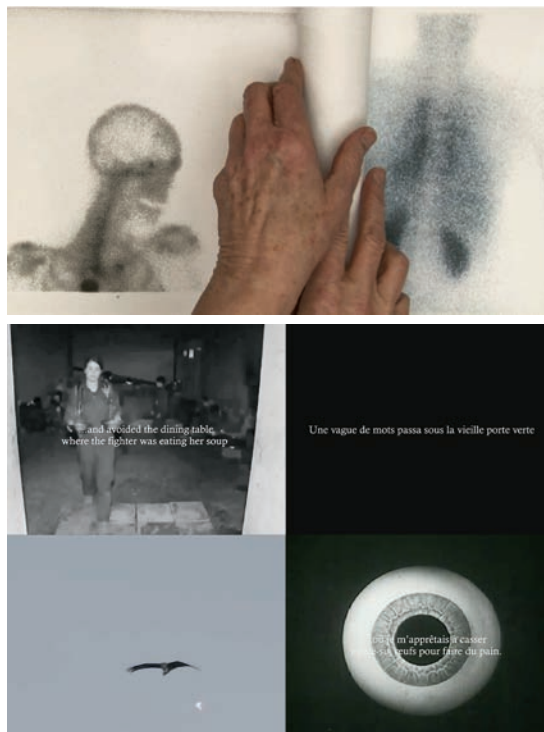
(8'24 – 2015) de Nayla Dabaji (Québec/Liban), inspirée du film *The Words of the Chaiman* (1967) de Harun Farocki. Une jeune femme construit soigneusement des avions en papier avec des feuilles de journaux, avec en bruit de fond la mer. Mise en scène d'un corps et du langage. Un langage réduit à un dispositif de communication (la presse écrite). C'est un des drames de notre époque hypernumérisée : le langage n'est considéré que s'il communique, que s'il vise et atteint sa cible (le récepteur). C'est une arme, comme ces avions de papier qu'une main va jeter par la fenêtre. Les mots volent alors comme des oiseaux. Ils ne veulent plus rien dire. Ils dansent dans le vent. Ils errent parmi une multitude de sens et de paysages humains. Ils vont au cœur des tragédies, approchent le feu, celui qui incendia un manifestant (certainement celui qui participa à l'immense mouvement protestataire du Berlin de 1967 contre la visite en Allemagne du Shah d'Iran auquel est consacré le film de Farocki cité précédemment), dessinent une courbe pour survoler la beauté de la mer, pénètrent une cuisine où 36 œufs attendent d'être cassés... Cette vidéo délicate et cruelle est comme une bouteille jetée à la mer qui ne s'adressera qu'à celle ou celui qui ne craint pas d'aller aux creux des vagues. Quitte à échouer. Ce n'est pas pour rien que la réalisatrice précise dans son générique de fin que les quelques phrases écrites qui accompagnent ses images sont une adaptation de l'histoire d'un filet de sang qui parcourt le village pour prévenir Ursula de la mort de son fils dans *Cent ans de solitude* du magnifique Gabriel-Garcia Marquez. L'art vidéo, c'est Cassandre ! Elle nous alerte d'un péril, mais personne (ou presque) n'y croit.

Là où je me démarque d'une interprétation courante de la vision de Cassandre, c'est qu'aucun artiste n'est prophète. Il ne devine pas le futur, il dit juste qu'un avenir est possible si notre présent est consistant, dense, chargé des promesses du passé pas encore réalisées. C'est pour cela que l'art doit être un acte qui délie ce que la raison nous dicte, d'une vérité injustifiable (comme les conséquences d'une rencontre amoureuse, par exemple) à laquelle nous restons une fois pour toutes fidèles. Fidèle à l'événement de son apparition. Fidèle à une onde qui va de Spartacus au sous-commandant Marcos : être l'amant *dogmatique* de la liberté. Pour percevoir cette onde en soi ou dans des films, il faut faire métier de sismologue : percevoir les ondes souterraines. La dernière vidéo de Chantal DuPont (Québec), *Cartes et territoires, un parcours* (45' - 2015), nous y invite avec une douce fermeté. L'artiste convoque des archives personnelles tournées depuis 1981 en Chine, en Indonésie, au Brésil, en France, en Catalogne, aux Pays-Bas, aux États-Unis puis au Québec. Les images (paysages, personnages, architectures...) habitent des territoires bien délimités puisqu'elles s'extraitent

comme par enchantement de cartes géographiques. Ce n'est pas un retour sur le passé, mais un acte de fidélité à ce que fut sa vie. J'entends par fidélité *accepter d'œuvrer à la puissance des conséquences*, comme dit le philosophe Alain Badiou. À commencer par le passage du temps. Et là, Chantal DuPont, osons le mot, est grandiose. Elle va à l'essentiel. Quand son corps malade apparaît soudain à la fin du film sous forme de cartographies osseuses, une gravité absolue donne consistance à la vie. Elle nous dit qu'il y a autre chose que des corps (accumulation d'os et de chair), des langages (des cartes comme écritures de territoires), des images d'archives (comme preuves de ce qui fut). Il y a autre chose qu'un organisme vivant venu sur terre pour jouir ou /et souffrir. Ça, c'est la propagande du libéralisme pour qui l'indice du bonheur est la consommation d'objets, de sexes ou de loisirs. Offrons-nous un détour grec, Aristote disait : « Autant que faire se peut, il faut vivre en immortel. » Toute l'industrie pharmaceutique et cosmétique s'y emploie. La mort est tellement devenue insignifiante (sauf quand elle est spectaculaire comme lors d'un attentat *terroriste* et qu'elle fait la une des journaux que transforment en avion Nayla Dabaji dans *Rumeurs*), qu'elle est niée, jugée inacceptable (il n'est qu'à voir le prosélytisme culpabilisant déployé contre les fumeurs ou les amateurs de corridas), impensable. *Vivre en immortel* est une absurdité mortifère si cela se pense à l'échelle d'un individu isolé, une sorte de dieu sur terre (*le client est roi*, disent les princes du business). Qu'il le veuille ou non, il mourra (sans avoir vécu). Tout autre est de penser l'immortalité à l'échelle de l'espèce humaine, même si nous savons qu'elle disparaîtra un jour, mais dans un temps historique qui nous dépasse, inconcevable. Et bien, je reçois *Cartes et territoires, un parcours*, bien qu'intensément singulière, personnelle, intime, comme une œuvre collective, d'espèce. Cette œuvre dit qu'il y a

autre chose que des organismes vivants, disais-je, il y a les autres, ceux qui m'ont précédé, mes contemporains, ceux qui viendront. Il y a des étrangers. Il y a des cultures. Il y a des cartes et des territoires qui organisent tout cela, mais il y a aussi des parcours qui ne sont pas réductibles aux routes et aux frontières. Une œuvre est un parcours qui a commencé bien avant la première image ou la première parole et qui s'achèvera bien au-delà du mot *Fin*. Il y a la vie qui n'est pas le contraire de la mort : parlez-en aux étoiles qui scintillent malgré leur disparition. L'art vidéo est une constellation.

La terrible question qui ouvre ce texte, *L'art est-il à la hauteur de ce que notre époque exige?*, peut à présent se renverser : notre époque est-elle à la hauteur ne serait-ce que des deux vidéos que je viens d'évoquer ? Là, j'en appelle à notre responsabilité collective. À nous à faire en sorte que... « Le vent se lève..., il faut tenter de vivre » (*Le cimetière marin*, Paul Valéry). 24



*Cartes et territoires, un parcours* (2015) Chantal DuPont / *Rumeurs* (2015) Nayla Dabaji